Isabelle Brouard-Arends et Laurent Loty (dir.),
*Littérature et engagement pendant la Révolution
française*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 202 p., ISBN
978-2-7535-0434-9, 15 €.fr

Michel Biard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11396>

DOI : 10.4000/ahrf.11396

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2008

Pagination : 202-205

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michel Biard, « Isabelle Brouard-Arends et Laurent Loty (dir.), *Littérature et engagement pendant la Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 351 | janvier-mars 2008, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11396>

allait être celle que prônèrent les révolutionnaires. Ce constat doit être lu comme le signe que le combat engagé contre les stratégies d'alliance entre une partie du monde littéraire et la bonne société se développa dès l'automne des Lumières. La belle résistance de la sociabilité salonnrière durant les années 1787-1791 conduit également à relativiser la rupture entre pratiques d'Ancien Régime et pratiques révolutionnaires. Loin d'être un lieu de revanche sociale ou de contestation où se seraient répandus les Rousseau des ruisseaux, la Société nouvelle des Neufs Sœurs dont Jean-Luc Chappey étudie avec précision les 79 membres montre que, si elle développa un projet d'alliance entre les mondes des lettres et de la politique autour d'un programme de régénération et de réforme profonde, elle réutilisa surtout les types de relation qui dominaient les lieux de sociabilité sous l'Ancien Régime. En dépit de ses ambitions, elle ne résista d'ailleurs pas plus que les clubs et les loges maçonniques au processus d'implosion qui toucha les cénacles et les cercles dont le fonctionnement restait marqué par la culture d'Ancien Régime. Les liens entre réseaux littéraires de cette époque et les réseaux révolutionnaires émergent aussi dans les causes de l'échec des stratégies dessinées par Restif. Continuant à rechercher mécènes et employeurs privés, ce critique de la société d'Ancien Régime, en reproduisant des comportements traditionnels, ne put profiter de l'événement et dut *in fine* se replier dans le salon de Fanny de Beauharnais dont il était un familier depuis des années. Parny, en dépit d'un destin plus heureux, eut aussi un parcours représentatif de celui de ces savants incapables de mettre en place des pratiques novatrices. Plus que son initiative personnelle, c'est en effet l'action de l'équipe de *La Décade Philosophique* et notamment de Ginguené qui permit le triomphe de la « Guerre des Dieux » qui fit la notoriété du poète, puis son acceptation au sein de l'Institut. C'est cependant l'analyse des lectures des notables riomois qui fréquentèrent les bibliothèques privées proposée par Philippe Bourdin qui montre de la manière la plus nette la difficulté des hommes de lettres formés sous l'Ancien Régime à se détacher de leur culture originelle. On retiendra en effet de cette étude des pratiques de lecture les affinités des nouveaux notables avec les goûts qui étaient ceux des élites d'Ancien Régime. C'est là une constatation qui est assurément la conclusion principale de cet ouvrage dont l'intérêt est accentué par la rareté des études sur ce thème.

Éric SAUNIER

Isabelle BROUARD-ARENDS et Laurent LOTY (dir.), **Littérature et engagement pendant la Révolution française**, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 202 p., ISBN 978-2-7535-0434-9, 15 €.

Ce petit ouvrage rassemble les communications d'une journée d'étude tenue à l'Université de Rennes 2 en juin 2005. La plupart des auteurs ne sont pas historiens, enseignant en majorité les Lettres. L'ouvrage est d'emblée marqué par la présence de quelques images, placées dès les toutes premières pages, avec des commentaires pour le moins étonnants. C'est tout d'abord une représentation de Rousseau jetant « un œil sur sa Création [la majuscule est dans l'original] : la Révolution ». Et elle est précédée de deux images superposées, une gravure illustrant la démolition de la Bastille, une photographie du mur de Berlin envahi par la

foule devant la porte de Brandebourg en novembre 1989, avec cette question : « En quoi le 14 juillet 1789 a-t-il changé depuis le 9 novembre 1989 ? »... Fort heureusement, les actes de cette journée d'étude n'en sont pas moins susceptibles de retenir l'attention des lecteurs des *AHRF*. Serge Bianchi, ici seul historien spécialiste de la période, propose une brève synthèse sur le théâtre et l'engagement politique sur les scènes de l'an II, dans laquelle il parvient à évoquer tant les auteurs que les acteurs, aussi bien les pièces représentées que le public ou la critique. Ce sont là des choses connues, certes, mais la synthèse est fort utile par sa présence dans cet ouvrage. Tout au plus peut-on se demander si la notion de « théâtre de l'an II », utilisée par l'auteur, est vraiment pertinente ? Mais il s'agit là d'un débat qui nous entraînerait trop loin du présent compte rendu. La seconde communication, sous la plume de Martial Poirson, revient sur la fameuse affaire de la pièce de François de Neufchâteau, *Paméla*. Il entend montrer « la généalogie du scandale » qui conduit en 1793 à la fermeture du Théâtre de la Nation, ci-devant Français, et évoquer « l'archéologie du scandale », c'est-à-dire étudier les versions successives au gré de la censure. Les analyses sont souvent tout à fait dignes d'intérêt, notamment sur le texte lui-même et le fait qu'il ait pu être tenu pour « anti-révolutionnaire ». Toutefois, diverses affirmations sont douteuses : pour ne citer que trois exemples parmi d'autres, le texte reprend l'idée reçue, mais rien moins que prouvée archives à l'appui, d'une hostilité tenace de Collot d'Herbois aux Comédiens Français ; le Comité de Salut public ne prenait pas des « arrêts », mais des arrêtés ; enfin, et nettement plus gênant, qu'est-ce que cette « classe politique » évoquée pour l'année 1793 ?

Après ces deux communications consacrées au théâtre, viennent deux textes formant une seconde partie intitulée « la fiction et la loi. Influences ». Pour évoquer les « fictions utopiques », Anne-Rozenn Morel prend tout d'abord comme exemple les œuvres de Beffroy de Reigny, plus connu sous le nom de Cousin Jacques. Celui-ci est l'auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre, de fictions utopiques (sur le thème de « la lune » ou de l'île déserte), de plusieurs journaux et de divers ouvrages parmi lesquels son célèbre *Dictionnaire néologique des hommes et des choses [...]* qui lui a servi à régler bien des comptes à coup de notices biographiques assassines. Les écrits du Cousin Jacques sont souvent riches par l'imagination qui s'y trouve déployée. Toutefois, à les commenter sans les replacer dans leur contexte politique précis, Anne-Rozenn Morel en vient parfois à prendre pour argent comptant les affirmations pourtant fantaisistes de l'auteur qu'elle étudie. En effet, à la suivre, Beffroy de Reigny serait presque le père d'une sorte de constitution idéale, susceptible en 1793 d'« abolir les pouvoirs illimités » (encore un « cliché » tenace) et qui aurait même été copiée en partie par la Constitution de l'an I (selon Beffroy lui-même, écrivant en... 1800). À lire cela, on en serait presque « dans la lune » comme Nicodème ! En revanche, revenant à son tour vers la scène théâtrale, Philippe Corno propose des analyses plus convaincantes à propos des représentations du divorce dans diverses œuvres, en inscrivant d'emblée son propos dans un – juste – refus des affirmations de Marvin Carlson qui ne voyait dans ces sujets qu'un « genre de spectacle politiquement neutre ». Il montre, au contraire, comment évoquer dans les théâtres le divorce est le plus souvent éloigné d'une quelconque neutralité politique. Installer le thème du divorce au cœur d'une œuvre théâtrale peut évidemment servir un engagement politique, même si Philippe Corno a raison de préciser que seules des analyses fines, prenant en compte les textes théâtraux, la critique, les réactions du public, peuvent permettre de déterminer s'il s'agit ou non

de littérature « engagée ». Aussi affirme-t-il avec raison : « Si le divorce dans le théâtre de la Révolution n'est finalement pas l'indice infaillible d'une forme d'engagement politique [...] sa seule présence doit être une invitation à aller voir un peu plus loin que les scènes de ménage auxquelles certains pourraient vouloir le réduire ».

Les deux communications suivantes portent sur « la littérature et la science ». Utilisant notamment Mercier et M^{me} de Staël, Joël Castonguay-Bélanger évoque « le choix des sciences morales et politiques contre le désengagement des sciences expérimentales ». Il rappelle les accusations portées contre les scientifiques, supposés peu soucieux d'un quelconque engagement politique et prompts à se soumettre au pouvoir pour favoriser leurs recherches (et plus encore leurs carrières). Joël Castonguay-Bélanger critique une telle vision, affirmant qu'il s'agit là avant tout d'une « réaction au cloisonnement [...] et] au mouvement de spécialisation qu'on observait alors dans les sciences exactes [...] ». Force est hélas de constater qu'un autre cloisonnement dommageable amène l'auteur à omettre toute une série de travaux récents sur l'histoire des sciences (le n°2-2000 des *AHRF* aurait par exemple pu offrir ici matière à réflexion). Julia V. Douthwaite, après quelques pages d'un « survol de l'historiographie révolutionnaire des sciences et des techniques », qui donne parfois le vertige tant les raccourcis sont simplificateurs, propose quant à elle une étude sur la science et les scientifiques dans les romans français entre 1789 et 1800. On pourra y trouver des références utiles, de *La Science sansculottisée* (1794) aux « romans noirs » écrits sous le Directoire, dans lesquels la « science » peut être utilisée à des fins « perverses » pour peu que soit par exemple mis en scène un « chimiste malfaisant ». Toutefois, il ne s'agit là que d'un aperçu d'une enquête lancée en 2004, encore en cours, et qui demandera d'ailleurs à Julia V. Douthwaite de mieux cerner les catégories politiques dans lesquelles elle entend ranger les auteurs.

Enfin, la quatrième et dernière partie, sous le titre « Engagements en rupture. La femme et le poète, pour une humanité future », rassemble deux textes, l'un d'Huguette Krief, le second d'Yves Citton. Dans le premier, l'auteur revient sur la place des femmes et de leur engagement politique, en fondant sa démonstration sur des œuvres et auteurs connus, comme Olympe de Gouges et M^{me} de Staël, ou un peu moins connus comme Constance Pipelet et Jean Devaines, dont un pamphlet caricature la « folie féminine » de vouloir se mêler des affaires publiques là où les femmes devraient se borner à la sphère privée (*Lettres de la Comtesse de ** au chevalier de ***, 1789). Dans le second texte, Yves Citton entend pour sa part nuancer le portrait classique d'un André Chénier engagé dans une lutte politique contre la Révolution et au final y perdant sa tête sur l'échafaud. L'évocation des différentes interprétations des écrits et prises de position de Chénier, notamment en 1792 (songeons bien sûr à l'affaire des Suisses de Châteaueux), donne à penser, et ce n'est pas le moindre mérite de cette communication. C'est une autre image du poète qui nous est ici proposée, non celle d'un homme qui agit par l'écriture tout en se tenant politiquement en retrait, ni celle d'un personnage qui aurait eu une cohérence politique et s'y serait constamment tenu, mais celle d'un homme de plume qui « nourrit une écriture de la souffrance », un « engagement par l'affect ».

Au terme de ce petit ouvrage, qui s'achève par un index utile pour retrouver les divers auteurs mentionnés dans les communications, l'impression est quelque peu mitigée. En effet, le passionnant y voisine avec le banal, la synthèse avec le flou

de l'esquisse, le renvoi à de multiples pistes dans les notes avec d'autres notes hélas presque vides. Toutefois, en dépit des réserves émises, il va de soi que je conseille la lecture de l'ensemble, d'autant que certaines des communications annoncent des travaux à venir qui devraient être tout à fait dignes d'intérêt.

Michel BIARD

Lucien CALVIÉ, « **Le Soleil de la liberté** ». **Henri Heine (1797-1856). L'Allemagne, la France et les révolutions**, Paris, PUPS, 2006, 308 p., ISBN 2-84050-437-5, 25 €.

L'actualité de Heine, au titre de son scepticisme, voire de son ironie sur les événements de son temps, et surtout à la vue de sa volonté d'unir les Européens dans un universalisme démocratique, est l'un des résultats majeurs du dernier ouvrage de Lucien Calvié. Cependant, avec le présent compte rendu, nous allons surtout mettre l'accent, dans l'apport de cet ouvrage, sur la manière dont Heine maintient, tout au long de son itinéraire intellectuel, l'actualité de la Révolution française de 1789. Il constitue, à ce titre, l'un des plus importants maillons de la chaîne d'auteurs allemands qui, de Kant au jeune Marx, construisent une tradition interprétative de la Révolution française, dont nous avons hérité sous le nom de « tradition marxiste », et qui demeure toujours opératoire dans la compréhension de l'événement révolutionnaire.

Henri Heine (1797-1856) est l'un des médiateurs privilégiés entre la France et l'Allemagne de son époque. À ce titre, il nous a laissé une œuvre française, – une sorte de double (présentée en introduction) de son œuvre allemande –, qui s'organise autour d'une critique constante du nationalisme allemand sous toutes ses formes, y compris les plus démocratiques, en s'appuyant sur l'expérience toujours actuelle de la Révolution française. Nulle surprise donc si la Révolution de 1789 occupe une place centrale dans les diverses étapes du développement intellectuel de Heine, certes avec des différences notables.

Philosophe et poète, Heine se situe d'emblée à la confluence de l'universalisme de la Révolution et de la tradition culturelle allemande, mais sous sa forme plutôt poétique dans une relation complexe à Goethe, longuement analysée par Lucien Calvié. En deux mots, Heine trouve dans Goethe une approche phénoménologique du monde, qui permet d'associer à la pensée conceptuelle, plutôt d'origine hégélienne, une approche du réel perçu dans les formes concrètes et sensibles. Mais c'est surtout l'univers des ennemis de cet écrivain allemand d'origine qui préoccupe Lucien Calvié, et principalement la judéophobie et la francophobie des patriotes allemands, associées à leurs idées nationalistes.

À l'instar des intellectuels allemands radicaux qui critiquent « la misère allemande » - il est sans doute l'un des précurseurs de ce thème majeur de la tradition marxiste -, Heine entre en résonance avec le libéralisme politique de la Révolution française dans le but de rapprocher la révolution de son principe, voire de l'y « réduire » pour l'arracher à toute tentative de régression historique de type nationaliste. Réfutant l'existence trop souvent présumée d'une liberté germanique originaire, il souligne la parenté entre la Révolution française, et ses principes,